

LOUIS MASSIGNON FACE A L'ISLAM

PAR

MICHEL HAYEK

L'avènement de l'islam, le contenu de son message et sa permanence dans l'histoire posent à la conscience chrétienne un problème théologique unique dans son genre. Comment situer dans le déroulement de l'économie du salut cette religion à la fois biblique et « ethnique », fondée par un « prophète de gentilité », — comme Mahomet s'est défini lui-même —, qui était aussi un descendant d'Abraham et qui se savait tel.

C'est là un problème-test que ne pose sous une forme aussi totale et aiguë aucune autre religion. C'est dire que la réponse qui y serait donnée résoudrait en même temps la question des rapports théologiques entre christianisme et religions non-chrétiennes. Peut-être est-ce au fond la vocation de l'islam que d'être le porte-parole, et le délégué de toute cette humanité croyante laissée aux franges de l'histoire sainte où elle n'a pas encore trouvé, théologiquement, sa place.

Tel qu'il est énoncé ici, ce problème avait été abordé, pendant les longs siècles de l'affrontement islamo-chrétien, par les anciens auteurs araméens, byzantins et latins. Retranchés derrière leur champ de vision propre, empêtrés dans leurs positions de combat, ils n'avaient réussi qu'à répéter des solutions toutes négatives : à leurs yeux l'islam se définissait soit comme un judaïsme larvé, soit comme une hérésie chrétienne, soit comme une idolâtrie suscitée par l'Antichrist. Ces jugements, presque toujours assortis d'insultes, étaient devenus vite classiques ; on les retrouve partout réaffirmés à l'envi sous toutes les plumes, quoiqu'il y eût, çà et là, de temps à autre, tel esprit original pour oser s'en écarter : comme, chez les Latins par exemple, cet étrange visionnaire, l'humaniste et orientaliste Guillaume Postel (1510-1581), le premier qui ait pris au sérieux la revendication abrahamique de l'islam, et qui ait cherché

à le situer dans l'histoire du salut à partir du destin prophétique et typologique d'Ismaël.

Les islamologues chrétiens contemporains, à part quelques voix discordantes, ont abandonné les vieilles méthodes stériles de la polémique, de l'apologétique même. En revanche les sciences arabes et islamiques, si difficiles à absorber, les absorbent si fort qu'elles les empêchent d'être toujours au fait des acquisitions nouvelles en matière de théologie, d'exégèse, de philosophie. Or l'une des préoccupations majeures de la théologie chrétienne consiste aujourd'hui à déterminer la valeur du fait religieux comme tel et à le situer par rapport au fait unique de la révélation judéo-chrétienne. Cette question fondamentale, ils évitent tous de la poser. Elle les irrite même pour peu qu'elle soit évoquée à propos de l'islam. Le traitement que certains d'entre eux ont réservé jusque-là aux très rares essais entrepris dans ce sens montre combien les plus étroites catégories du moyen âge scolastique continuent, à certains égards, d'enchaîner les esprits.

Ce sont précisément les cadres de cette mentalité que Louis Massignon, un des plus grands islamologues de tous les temps et peut-être le plus pénétrant de tous, a cherché à briser. À travers une œuvre débordante de science et fulgurante de percées géniales, il a témoigné à l'égard de l'islam d'une sympathie et d'une générosité sans réserves. Dégagées de tout système organisé, ses intuitions éblouissantes semblent conduire à un jugement d'ensemble qui permettrait de poser l'islam dans la perspective de l'histoire du salut. C'est principalement de ce point de vue que nous abordons ici sa pensée et les articulations de sa pensée sur sa vie.

Mais comment la cerner, cette pensée réfractaire à toute présentation systématique et dont toute tentative d'organisation rationnelle risquerait d'obscurcir la formulation et donc de trahir le contenu. Il faut citer Massignon tel quel, si l'on ne veut rien laisser échapper de toutes les nuances suggestives et résolument voilées, sinon hermétiques, de sa pensée. Celle-ci atteint son maximum d'intensité mystique et de perfection formelle dans ses *Trois Prières d'Abraham*, et plus particulièrement dans la seconde prière intitulée *L'Hégire d'Ismaël* (1) qui devrait être considérée, malgré sa concision, comme la clef de voûte de toute son œuvre de savant, et comme son testament spirituel.

(1) Tous 1935 (hors commerce); la première étant *La Prière ar Sédim* (reécrite seulement, deux fois, à Paris 1929, et 1949); la troisième *Le Sacrifice d'Isaac*, parue dans *Dieu Vivant*, n° 13, Paris 1949, pp. 15-28.

MAHOMET « PROPHÈTE NÉGATIF ».

Massignon définit Mahomet comme « prophète négatif ». Il revient si souvent sur cette formule (1) qu'il faut la tenir pour expressive de son intuition profonde. Mais au fait qu'entend-il par là ? Il ne s'est jamais expliqué à ce sujet d'une manière suffisamment claire. Toutefois certains textes permettent de rendre sa formule moins absconse, s'ils n'en lèvent pas pour autant toute l'ambiguïté. Voici à cet égard le passage le plus explicite de toute son œuvre : « Pour être un prophète « faux », il faut prophétiser positivement à faux. Une prophétie positive est généralement choquante pour l'entendement, étant un renversement prédit des valeurs humaines. Mais Muhammad, qui a cru de façon effrayante à ce renversement total, ne peut être qu'un prophète négatif ; il l'est bien authentiquement. Il n'a jamais prétendu être un intercesseur ni un saint (Coran, 7, 188), mais il a affirmé qu'il était un Témoin, la Voix qui crie dans le désert la séparation des bons et des mauvais, le Témoin de la séparation. » Venu après Moïse et Jésus, Mahomet serait cet « annonciateur négatif du Jugement de mort qui atteindra tout le créé ».

Cet Annonciateur serait-il prophète par défaut, parce qu'il n'aurait pas prophétisé positivement à faux, ou parce que, n'ayant rien ajouté de nouveau à la vérité déjà achevée dans la révélation judéo-chrétienne, il s'était contenté d'annoncer la consommation de l'histoire et l'imminence du Jugement final ? Ou bien, prophète négatif parce que, n'étant porteur ni de vérité nouvelle ni de salut, il s'était replié, par-delà l'Espérance juive et la Charité chrétienne, sur la Foi au Dieu unique dont il n'a prédit, pour toute nouveauté dans l'histoire, que le Jugement tout proche ? En vain chercherait-on, dans toute l'œuvre de Massignon un éclaircissement supplémentaire.

En revanche il s'est prononcé plus nettement sur la valeur d'« inspiration » (les guillemets sont de lui) du Coran. Pour lui, Mahomet qui s'est mu dans un milieu mental mixte, peu sûr, que l'Esprit-Saint n'a pas exorcisé, a reçu sa révélation d'un être mystérieux vu ou entendu : « qu'il s'agisse de ces présences angéliques, comme les génies des astres qu'il a reniés, ou les jinns, ces élémentaux neutres, incubes ou succubes, auxquels il se croit appelé à parler pour les convertir... ; ou même de cette voix qu'il écoute lui lire l'Écriture, dans les trances d'un état second avec une sincérité souvent impressionnante et indéniable ; quoiqu'il accepte que cette

(1) . Nous nous abstenons de tout renvoi aux œuvres de Massignon pour éviter d'allonger démesurément cet article.

personnalité énigmatique devienne son guide..., il essaie d'en contrôler la véracité en consultant les « gens du Livre », surtout l'*a'jami* de la sourate al-Nahl (1), qu'il faut identifier avec Salmân: chrétien d'origine persane dont l'amitié parfaitement pure aida Mohamamad à prendre conscience des éléments saints de la révélation coranique.»

Telles sont les conditions énigmatiques dans lesquelles Mahomet, en état second, reçoit son message. Celui-ci lui est communiqué par un être indéfini qu'il voit ou qu'il entend. Il cherche à en confirmer les oracles auprès des juifs et surtout des chrétiens, plus particulièrement auprès du nestorien Salmân, lequel aurait désigné chaque fois à Mahomet les éléments de sa révélation concordants avec celle des judéo-chrétiens.

Quelle valeur attribuer à ce message? Massignon «envisage l'existence d'une « inspiration » du Coran niée généralement par les chrétiens et les juifs, tout comme l'inspiration des Évangiles est niée par Israël». Pour le prouver, il a recours à un argument linguistique. Pour lui, «la révélation qui ne s'est exprimée et modalisée qu'en langues sémitiques, a eu sa croissance en hébreu, s'est épanouie en araméen au-dessus des haies épineuses d'Israël dans le « vêtement » du lys messianique; puis elle s'est trouvée mystérieusement calcinée «in clibanum missa» avec les «dhariyât» coraniques, les brises brûlantes du Jugement». En effet de ces trois langues sémitiques, destinées à être les véhicules de la révélation, c'est l'arabe qui, par son durcissement compact et son abstraction osseuse, restitue au sémitique sa pureté primitive. Son archaïsme le prédestinait à devenir l'unique moyen de recours à Dieu, le cri de dérélition lancé, sous la pression de l'angoisse, par les exclus de la promesse abrahamique: invoquant les Noms Sauveurs de Jésus, Marie, Abraham, Moïse. «Cet élan de dévotion théocentrique, qui ne peut pas ne pas être «inspiré» a produit en arabe... ce miracle intellectuel que les Arabes appellent justement l'*i'jâz*, «l'incomparabilité du Coran».»

Comme je faisais remarquer à Massignon l'insuffisance d'une telle argumentation et les graves objections que la théologie et l'exégèse pourraient élever contre elle, il s'est expliqué à moi par une lettre (jeudi-saint 19.IV.62) en ces termes caractéristiques de

(1) Dans la Sourate al-Nahl (les Abeilles), Coran 16, 103, les gens de la Mecque reprochent à Mahomet de chercher son inspiration auprès d'un «étranger» (*a'jami*); le Prophète réfute l'objection de ses détracteurs en rappelant que «la langue de celui à qui ils font allusion» est défectueuse-mais que ses propres oracles sont en langue arabe pure. La présence de ce «Mentor» inconnu est donc évidente; Massignon l'identifie avec Salmân le Persan, dont l'historicité est mise en doute par certains islamologues.

la méthode qui fut la sienne, où les conclusions distancent sans cesse les prémisses: « Dhorme a montré que le trivocalisme fonctionnel sémitique (i'râb) primitif des Sémites, existait dans l'akkadien d'Hammourabi (donc d'Abraham) et que la qirâ'a (1) de l'arabe classique est la seule à l'avoir conservé. Or la vocalisation donne la *vie* au squelette consonantique des mots sémitiques; et dans la vie, il y a une inspiration latente, la marque de la foi abrahamique (qui n'est pas suffisante pour le salut sans l'Espérance d'Israël et la Charité (surtout) chrétienne), — mais qui fait des Musulmans des *catéchumènes*, non des infidèles. »

Comparée à la révélation judéo-chrétienne qui s'est exprimée en hébreu et en araméen, la révélation coranique, transmise en arabe, est considérée par Massignon « comme une édition arabe tronquée de la Bible, amalgamée d'inédits, nivelée au niveau de la descendance d'Ismaël, et on peut lui appliquer la règle d'autorité conditionnelle concédée aux décisions des antipapes, dans les limites où il (le Coran) constituerait la « règle scripturaire » du *schisme abrahamique* des Agaréniens exclus. Le Qor'ân serait à la Bible ce qu'Ismaël fut à Isaac. »

L'ISLAM « SCHISME ABRAHAMIQUE » ?

Si Mahomet est un prophète négatif et le Coran une édition arabe de la Bible jouissant d'une autorité conditionnelle, l'islam, en tant que système religieux, est donc situé dans l'histoire sainte comme un schisme abrahamique. Massignon tient encore à cette nouvelle formule évocatrice qu'il lui arrive une fois de nuancer, en déclarant que « c'est presque un schisme abrahamique, comme Samarie et le Talmudisme furent des schismes mosaïques, comme l'orthodoxie grecque fut un schisme post-chalcédonien ». Ailleurs, mais pour une seule fois dans toute son œuvre, il considère l'islam comme étant l'accentuation et la confirmation de « l'Arabianisme » (2). Mais, qu'il soit schisme abrahamique ou résurgence de la vieille hérésie chrétienne des Arabiens du III^e siècle, l'islam constitue fondamentalement pour Massignon « une réponse mystérieuse de la grâce à la prière d'Abraham pour Ismaël et les Arabes ».

(1) C.-à-d. « la lecture » qui consiste à vocaliser le texte, lequel ne porte en arabe, comme on le sait, que les seules consonnes.

(2) Est-ce les Arabiens, dont parle St Augustin (= *Arabia*; dans *De Her.*, 83; *P.L.*, t. XVII, col. 46) après Eusèbe (*Hist. Eccl.* VI, 37; *P. G.*, t. XX, col. 597) qui les fait apparaître en Arabie vers 250 où ils auraient enseigné, tout comme les premiers musulmans, que l'âme meurt avec le corps et ressuscite avec lui; à un concile tenu contre eux, Origène les aurait convertis.

Abraham avait en effet supplié Dieu en faveur de son fils aîné: « Oh! qu'Ismaël vive devant ta face! ». Dieu avait répondu: « En faveur d'Ismaël aussi, je t'ai entendu: je le bénis, je le rendrai fécond, je le ferai croître extrêmement, il engendrera douze princes et je ferai de lui un grand peuple » (1). Or d'après la Bible la prière d'Abraham a été exaucée par le fait même que Dieu allait effectivement accorder à Ismaël une progéniture nombreuse et un habitat, le vaste domaine du désert. Mais Massignon paraît réserver à plus tard la réponse de Dieu à la prière d'Abraham, puisque c'est l'avènement de l'islam précisément qui constitue cette réponse, selon lui. Dès lors on ne voit pas comment il aurait pu éviter de reconnaître l'existence d'un dangereux parallélisme biblique: une prophétie concernant Mahomet qui serait parallèle aux prophéties relatives au Christ. Pressentant sans doute le danger de cette position, Massignon tente d'y échapper en suggérant une idée extrêmement riche dont il ne devait malheureusement pas exploiter toutes les virtualités. Il ne doute pas que le Christ accomplit toutes les promesses et achève l'histoire sainte, tandis que l'islam « par un mouvement d'involution temporelle, par une remontée vers le plus lointain passé, inversement symétrique à l'attente messianique grandissant chez les juifs d'Isaïe à Hérode, énonce la clôture de la révélation, la cessation de l'attente »; car il est « antérieur, non seulement à la Pentecôte, mais au Décalogue »; il exprime « avec une naïveté encore plus primitive que celle de l'enfant », un message qui se présente ainsi à nous « en niveleur, au ras de la religion naturelle, de tout épanouissement dogmatique surnaturel », se réduisant en fin de compte « à la vertu morale de religion ». Pour tout dire l'islam serait une « religion naturelle ravivée par une révélation prophétique ». Ainsi repliant l'histoire sur ses origines, il n'a plus qu'à l'appréter pour le Jugement final, après en avoir limé, sinon brûlé, les chaînons intermédiaires du Décalogue à la Pentecôte. Au bout de cette remontée vers le nord de l'histoire, l'islam ne reconnaît d'autre alliance et d'autre élection que celle du Pacte Primordial où toute l'humanité, concentrée en Adam, a été massivement élue à la seule adoration. Il ne pouvait donc que dénoncer l'élection privilégiant d'Israël et protester, comme l'Ange, contre l'Incarnation du Verbe divin, au nom de l'absolue transcendence de Dieu.

SIGNIFICATION THÉOLOGIQUE DE L'ISLAM.

C'est cette protestation qui donne à l'islam sa véritable signification dans l'histoire du salut. Pour l'expliquer, quitte à la justifier

(1) Gen., XVII, 18, 20.

ensuite, Massignon recourt d'abord à un argument de convenance: « Il convenait, écrit-il, que ce fût au désert arabe, où l'on chassait Azâzil, le bouc émissaire, et chez ceux qui n'ont plus comme lien avec le Dieu d'Abraham que le fait d'être la descendance charnelle d'Ismaël, et où le souci des généalogies tribales, leur seul patrimoine, les empêche de pressentir le secret de la Paternité divine dans le cas inouï d'une Vierge enfantant le Médiateur, — qu'une voix de l'au-delà retentit: ramenant, pour annoncer le Jugement, la création aux origines; formulant la protestation de la nature angélique primordiale ».

Protestation d'Exclus et appel au jugement de Dieu contre les Élus, telle serait la désignation spirituelle providentielle de l'islam. Plus précisément sa vocation consisterait à rassembler tous les autres descendants d'Abraham, enfants de Hagar et des autres concubines du Patriarche, qui avaient été successivement retranchés des privilèges messianiques. L'islam les convoque tous à une commune revendication, prenant la forme d'un réquisitoire qui récapitule les fautes commises par les élus et leur annonce que le jugement de Dieu « sera rendu à l'encontre des privilégiés, sur le rendement en bien commun de leurs privilèges pour ceux qui en étaient exclus ».

Ce sont d'abord les fautes d'Israël que Mahomet récapitule dans le Coran: parjures à la Loi, sévices contre les Prophètes, calomnies contre Jésus et Marie, orgueil de leurs cœurs incirconcis qui s'imaginent avoir enchaîné les mains de Dieu, en voulant monopoliser tous ses dons. Il recueille contre leur gré une part de la Bible et en intègre des Prophètes. C'est sa part inaliénable d'héritage, en tant que fils d'Abraham dont l'islam reconquerra les lieux de parcours, en occupant très vite et dès le début « non seulement la Mésopotamie, terre de la captivité des origines, et l'Égypte, anémiant asile chamitique des fugitifs, mais la terre sainte ». De cette terre sainte, Massignon a vu l'islam arabe à nouveau exclu. Il emprunte la protestation musulmane pour sommer Israël de redevenir « une communauté essénienne s'il veut redevenir le « frère universel », en renonçant à la licence deutéronomique de l'usure et du racisme: ce privilège de l'Or et du Sang, sur lequel il a fondé son état ». Il proteste avec véhémence contre l'occupation de Nazareth (1948), cité natale de Marie dont Mahomet défend l'honneur virginal contre les juifs de Médine.

Cette revendication désespérée des exclus n'épuise pas toute la vocation de l'islam puisque « l'islam a même une mission positive: en reprochant à Israël de se croire privilégié, au point d'attendre un Messie, né de sa race, de David, selon une paternité charnelle. Il affirme qu'il y est déjà né, méconnu, d'une maternité

virginale prédestinée, que c'est Jésus fils de Marie, et qu'il reviendra à la fin des temps, en signe de Jugement. »

Ce n'est pas seulement contre l'exclusion dont Israël le frappe que l'islam élève une protestation revendicatrice. Mahomet l'adresse également aux chrétiens qu'il somme, dans une attente sourde et angoissée, de prouver l'accomplissement des promesses messianiques, par le témoignage de leur vie. « La race arabe, m'écrivait Massignon le 8 avril 1959, est exclue de la promesse du Messie, et de la médiation « raciale » de la Vierge Marie » ; Mahomet lui-même n'est pas responsable de cette « mise hors la loi », hors du « bénéfice de la rédemption ». Et Massignon continue en soulignant : « Toute mon œuvre *crie* que c'est Dieu qui a voulu mettre Mahomet en danger de mort spirituelle *pour* que nous nous substituions à lui pour l'en délivrer. »

Cette phrase (1) résume parfaitement, comme nous le verrons, toute la dialectique de la substitution spirituelle à travers laquelle Massignon a entrevu les rapports islam-christianisme. Face à Dieu « contre lequel nul ne m'offre une hospitalité protectrice » (Coran 72, 22), Mahomet est si jaloux de la transcendance divine, tel l'Ange Lucifer face à l'Incarnation scandaleuse, qu'il risque son salut et encourt le danger de la mort spirituelle, à moins que les chrétiens deviennent ses rédempteurs ; il les somme ainsi de l'en délivrer, s'il est vrai que la charité rédemptrice n'est pas en eux un vain mot. S'il refuse de reconnaître la mort humiliante du Christ sur la croix, c'est pour que les chrétiens la lui prouvent en acte en portant sur eux les stigmates du Crucifié.

C'est toujours dans ce sens que Massignon a interprété l'Ordalie que le Prophète arabe avait proposée à la délégation chrétienne venue de Najrân à Médine en 631 : en s'offrant lui-même avec les siens au jugement de Dieu par le feu, « l'exclu de la fraternisation rédemptrice avec Jésus comme les chrétiens... de hâter le retour du Jésus juge, et de reconnaître son appel à l'agape entre les « prédestinés » à la Table paradisiaque de l'Hospitalité ». Les chrétiens najranites avaient refusé ce jour-là la proposition, par lâcheté peut-être, ou parce qu'ils s'étaient souvenus que Jésus avait tancé ses disciples missionnaires, lorsque ceux-ci avaient invoqué le feu du ciel sur Capharnaüm et les cités inhospitalières. Quoiqu'il en soit, Mahomet, comme l'islam après lui en reste là seul face au danger, refusant le facile accès aux privilèges de la rédemption, tant que les

(1) Il est dommage qu'on ne puisse pas encore disposer de la correspondance de Massignon, dont la richesse doit être immense, si j'en juge par celle que je détiens de lui et dont je m'excuse d'avoir fait un peu usage ici, sans plus attendre.

chrétiens n'en auront pas démontré la valeur salvifique par l'exemplarité évangélique de leur vie. Face à eux, il se dresse comme une provocation, leur reprochant « de ne pas reconnaître tous les signes de la Table Sainte, et de ne pas avoir encore réalisé cette règle de perfection monastique, *rahbāniya*, qui seule forme en eux la seconde naissance de Jésus, anticipe en eux, par cette venue de l'Esprit en eux, la Résurrection des morts dont Jésus est le signe ».

Le refus où Mahomet a maintenu l'islam, parce que sincère, n'est pas coupable. La responsabilité en incombe aux chrétiens eux-mêmes. Plutôt que de refus, il faudrait parler ici de défi salutaire à entendre. En tout cas, loin de poser l'islam en ennemi infidèle, il le prédispose à une attitude d'attente plus accueillante que celle du judaïsme : l'islam est en position de catéchumène. C'est pourquoi quand il s'agit de l'incorporation de musulmans à l'Église, « ce n'est pas d'une simple conversion qu'il faut parler, comme pour les païens, ni même « du retour des brebis perdues » comme pour Israël : il s'agit du rapatriement des Agaréniens expatriés, de la réadmission des « chevreux exclus », chassés jadis dans le désert, avec Azâzil, le bouc émissaire, pour la purification d'Israël. La prévarication d'Israël ayant suivi, ne sied-il pas de penser que les exclus d'autrefois le précéderont dans la maison paternelle ».

L'islam a encore une autre mission positive. Appelé à être le porte-glaive, il suspend sa menace sur la tête de tous les idolâtres à qui il déclare une guerre implacable, jusqu'à ce qu'ils confessent qu'il n'y a qu'un Dieu, celui d'Abraham. Toute paix est « bâtarde », tant qu'elle ne se résout pas dans cette attestation majeure de la communauté de la paix, l'islam. Là, il y a cependant place pour les juifs et les chrétiens auxquels le commerce et l'usure sont dédaigneusement laissés. Mais l'islam les taxe et les exploite, réclamant sa part du butin, en tant que combattant pour Dieu seul, dans une guerre « infiniment plus noble que les guerres pour le sucre, le pétrole et le potasse ». Et cette guerre sainte est la revendication militante de la pure transcendance, qui apprête le monde pour le Jugement.

Et pour finir « il y a dans l'islam une voie vers le salut ». C'est le pèlerinage, « la grande guerre sainte » contre soi, qui rassemble obligatoirement tous les ans les adorateurs de la pure transcendance, ceux-là « qui savent que Dieu, dans son essence, est inaccessible et que tout est bien ainsi ». Ce n'est pas son amour, — sauf pour quelques-uns, « seuls et dans la nuit » —, qu'ils espèrent rencontrer pour une union mystique avec lui, mais c'est sa miséricorde laquelle effectivement descend en indulgence plénière sur la foule debout à Arafât, la veille du sacrifice du mouton.

LES AMBIGUITÉS DE MASSIGNON.

Telle est la pensée de Massignon, fusant de tous côtés en multiples éclairages autour d'un problème central dont elle n'est pas parvenue à cerner tous les replis dans une vision parfaitement cohérente. Elle n'aura pas réussi à résoudre certaines contradictions qu'elle a rencontrées ou qu'elle a elle-même soulevées à chaque pas. Avec une rare pénétration et une connaissance scientifique impressionnante débordant sans cesse ses propres bases, Massignon a suggéré différentes pistes de recherches, sans en privilégier aucune, sauf sa certitude que l'islam a une vocation providentielle positive (on voudrait dire « négativement positive », sans craindre ce paradoxe qu'il impose ici). Il a ainsi bloqué l'islam sous des sentences de valeurs différentes, sinon contradictoires. Est-il un schisme abrahamique, ou un schisme ecclésial, ou une hérésie chrétienne? (Le mot « hérésie » n'est pas prononcé, mais il y a « l'Arabianisme » qui le suggère). Est-ce une révélation réelle, ou une dessiccation de toute dogmatique surnaturelle? Est-ce une « foi au vrai Dieu provenant d'Abraham », ou « *theologia prima*, religion naturelle »? Est-ce « réponse de Dieu accomplissant une promesse, jusque-là en suspens, faite jadis à Abraham, en faveur d'Ismaël? Cette dernière idée semble prévaloir chez Massignon. Mais comment parler encore de simple « vertu de religion »? Et si Mahomet est un prophète, au nom de quels critères introduire cette nouvelle notion de « prophétie négative », et en reconnaître l'authenticité? Quels rapports précis établir entre cette triple « inspiration » : celle, personnelle, que Mahomet reçoit dans un état second; celle tout humaine soufflée par un informateur étranger dont l'anonymat n'empêche pas l'existence; celle enfin qui subsiste en état de latence dans cette langue arabe contemporaine d'Abraham? Et si le Coran est à la Bible ce qu'Ismaël est à Isaac, comment pourrait-il encore bénéficier d'une autorité même conditionnelle? La logique aurait dû amener Massignon à lui accorder la valeur plutôt d'un *midrash*. Quelle autorité ont les documents des antipapes auxquels il est comparé? On nous dit qu'elle est conditionnelle, c'est-à-dire vraisemblablement limitée à la mesure de vérité que ces documents contiennent. Mais alors quel besoin est-il de recourir, pour en rendre compte, à un charisme prophétique spécial?

Massignon s'est-il aperçu des failles qui rendent ses différentes propositions inconciliables? En fait il se peut que le problème, tel que nous l'avons posé, ne se soit jamais posé à lui en des termes clairs, et surtout qu'il soit en fin de compte insoluble. Esprit scientillant en flash, cœur gourmand, Massignon, cet être intenable n'aura voulu renoncer à aucune possibilité de rendre compte de l'islam et de lui faire justice. Prises séparément, ses différentes sentences auraient

pu être soutenues, dans une marge plus ou moins grande de succès; mais « encapsulées » toutes ensemble, elles s'avèrent insoutenables. Il a manqué en tout cas à Massignon de définir la prophétie, de préciser sa fonction dans l'histoire sainte, et de marquer les rapports qui peuvent être décelés entre prophétie et temps selon les diverses acceptations de cette dernière notion. De tout cela il n'a tracé que des ébauches, fulgurantes il est vrai. De plus il a permis que s'entretienne une certaine ambiguïté au sujet de la commune paternité d'Abraham, n'ayant pas reconnu que si le Patriarche accorde nominalement tous les monothéistes, c'est encore à son sujet que leurs contradictions et leurs déchirements ressemblent à une dissection dans la chair vivante du « Père de la foi »; et c'est là où la dialectique théologique de l'élection et de l'exclusion aurait pu être soumise à un examen et à une réflexion plus poussés.

Massignon a enfin omis l'étude de la question initiale, à moins qu'il ait supposé, — ce qui est très vraisemblable — qu'elle fût résolue d'avance: montrer avec des preuves à l'appui que Mahomet et les Arabes descendent effectivement d'Abraham par Ismaël, et qu'ils ont toujours conservé les plus importantes traditions socio-religieuses contemporaines du Patriarche. Certes il en a rassemblé quelques traits sociaux archaïques; mais ils sont assez secondaires somme toute; il s'est surtout braqué sur l'argument linguistique, posant par principe que les langues sémitiques étaient les seuls véhicules de la révélation, en dépit de l'existence de livres grecs dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

Lui ferait-on grief de n'avoir pas éclairé toutes ces pistes? Ce ne sont pas proprement des griefs, mais des regrets!

LA « SCIENCE DE LA COMPASSION ».

Il ne semble pas qu'on puisse parler de Massignon sans évoquer les articulations fondamentales de sa pensée dans sa vie profonde. Certaines rencontres l'avaient marqué; à travers lesquelles, perçant les hasards, il avait entrevu le signe de Dieu, Son regard. Nombreux furent les signes au point d'être incalculables dans son ciel étoilé, hiérophane. Il y eut d'abord, de son propre aveu, Huysmans qu'il rencontra en 1900: « Huysmans à qui je dois d'avoir retrouvé ma voie; qui pria pour moi, égaré, durant son agonie; qui eut le dernier regard de mon père agonisant; qui m'envoya après sa mort à Daniel Fontaine, à ce saint et admirable prêtre, son dernier confesseur; qui me communiqua, afin de le transmettre aux autres, le secret de l'honneur fraternel des camarades de travail, la participation, par la substitution mystique, du pécheur converti à la souffrance de son frère encore impénitent. »

Cette substitution, fondée sur la solidarité de tous les hommes en Adam et dans le Christ, et sur la réversibilité du bien et du mal, est une notion biblique et chrétienne fondamentale. En tant que réalité spirituelle expérimentale et expérimentable, elle est devenue pour Massignon le ressort essentiel de ses recherches, de sa pensée et de toute sa vie. Elle lui fit découvrir cette « science féminine de la compassion » ordonnée à l'universel. A la suite de Huysmans il a entrepris de reconstituer la chaîne historique des compatientes chrétiennes: Jeanne d'Arc, Christine l'Admirable, Lydwine de Schiedam, Marie des Vallées, Marie-Antoinette reine de France, Anne-Catherine Emmerick, Mélanie Calvat, etc. Et parmi les hommes compatients de l'histoire chrétienne, il y a les solitaires de tous les temps, les chrétiens d'Orient, et notamment François d'Assise, St Louis, Charles de Foucauld.

Ces trois derniers noms sont devenus précisément les patrons exemplaires d'une sodalité de substitution, la *Badaliya*, que Massignon a fondée pour y faire vivre l'idéal humble et axial de la compassion jusqu'à la mort, en prolongement des « voies » des confréries mystiques et en suppléance à leurs tentatives inachevées en islam. Charles de Foucauld l'ami en avait tracé l'itinéraire par sa vie cachée, par sa station devant le Dieu de Hagar et d'Ismaël au désert, et par son martyre. Massignon a sauvé la Fraternité foucauldienne, après la mort de l'Ermite de Tamanrasset; il en publia le Directoire en 1928, après avoir inspiré à René Bazin son ouvrage sur « L'explorateur du Maroc ».

Mais il y a aussi François d'Assise dont la proposition d'ordalie faite au Sultan al-Kâmil, fut, pour Massignon, la réplique à la même invitation faite-jadis par Mahomet aux chrétiens de Najrân; la défaillance de ces derniers serait ainsi compensée par le geste réparateur de François, tandis que la stigmatisation du Poverello aurait été « une exquise compensation » à l'échec de Mahomet qui, lors de son Ascension Nocturne, n'avait pas osé pénétrer dans l'enceinte de l'Amour divin, déclinant ainsi l'offre des fiançailles mystiques pour l'islam à venir. François, lui aussi, fut refoulé loin du martyre qu'il avait entrevu à Damiette; mais « il sut par vision qu'à son retour en Italie il obtiendrait une autre mort d'amour: ce fut sa stigmatisation à l'Alverne, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix. Sa compassion pour l'islam, cette vraie croisade spirituelle, la première, celle que Louis IX imitera à Carthage, lui avait valu de devenir le premier *compatient* visiblement configuré au Crucifié « qui monte de l'Orient, portant le signe du Dieu vivant ». Ainsi s'ouvrit, il y a sept siècles, la longue procession des vexillaires de la Passion. »

Le destin de ces compatiens chrétiens prolonge la kénose du Christ, depuis Nazareth jusqu'à Calvaire, et à travers son « anéantissement » dans l'Eucharistie jusqu'à la fin du monde. Il assume le *fiat* de Marie, la Vierge enceinte et insultée, qui acquiesce inconditionnellement à la Passion jusqu'au dernier Coup de Lance, et qui continue, au long de l'histoire de l'Église, à être la Nuestra Señora de la Soledad, la N.S. de Los Desesperados, à Éphèse, Lourdes, Fatima, la Salette. C'est toujours la même prière compatissante d'Abraham face à la cité perverse et désespérée, Sodome, au seuil de sa damnation. Devant le même monde qui lui paraît « irrémédiablement perdu » allant vers sa décomposition, Massignon rappelle à l'Église, maintenant qu'elle est devenue « une pauvre comme son Seigneur Jésus-Christ fut un pauvre », que l'essentiel pour elle est de continuer à intercéder, à parfaire la Passion, à prophétiser pour annoncer le Jugement.

Dans l'islam lui-même, Massignon a repéré ces mêmes destinées douloureuses et réparatrices : en Fatima d'abord, cette fille meurtrie du Prophète, devenue, elle le double de Marie pour l'islam, la figure de toutes les femmes voilées et humiliées, et dont les souffrances et les plaintes déchirantes avaient rejailli sur le cortège blessé de sa descendance charnelle, chez les Chiites. Traumatisée par la terreur sacrée de l'ordalie dont elle fut l'otage principal entre son père, son mari et ses deux enfants, chargée d'intercéder pour les morts avant terme de la communauté, elle symbolise la compassion universelle de la Femme Parfaite.

Mais, il y a aussi Abou Mansour al-Hallâj, le martyr mystique de Bagdad dont Massignon a reconstitué le procès et auquel il a consacré les plus éclatantes recherches de sa vie. Hallâj est une autre destinée de compassion exemplaire, qui mourut pour l'édification de la communauté sur un gibet, configuré comme un sosie à Jésus. Il appartient à cette chaîne de mystiques musulmans dont Massignon a encore reconstitué la trame. Prenant la relève de Mahomet, ils avaient tenté d'en parachever le *Mirâj*, le « Voyage Nocturne », sous la conduite et à l'exemple de Jésus, *imâm* des saints Errants, et, pour certains, « Sceau de la sainteté absolue ». Jusqu'à il y a deux siècles encore au Maroc, toute une veine de méditation mystique millénaire s'était attachée à Jésus comme au Maître inspirant la Règle de vie parfaite, dont le retour à la fin des temps coïnciderait avec « l'avènement de l'Homme Parfait ». Concurrément, l'idée mystique des « Pôles », des « Substituts », (*Abdâl*, d'où la *Badalîya*), ces saints cachés qui préservent l'ordre moral et cosmique, en réparant par leurs prières et leurs souffrances les péchés de la communauté et les dégâts nocturnes des monstres.

apocalyptiques, révèle la permanence dans l'islam mystique de cette compassion substitutive.

Utilisant, et les réinterprétant au besoin, les données de la psychanalyse d'après Jung et de la sociologie à propos du transfert de la douleur, Massignon a toujours passionnément scruté les cas de ces accidentés de la vie qui ont été expérimentalement initiés à la douleur des autres, et introduits mystérieusement dans ce monde de l'agonie expiatoire où ils devenaient solidaires de toutes les crises de l'enfantement eschatologique de l'humanité et porteurs de toutes les meurtrissures de la race humaine, depuis Adam et Ève. On les retrouve « en Israël depuis Elie et Marie, sœur de Moïse, source de l'Eau purificatrice (et Esther); en Islam avec tous les orphelins adoptés de Fatima et de Salman, et Hallāj; en chrétienté avec tous les disciples contemplatifs des trois témoins du Coup de Lance, Marie, Jean et Magdelaine ». On les retrouve en d'autres sphères religieuses et culturelles dont Ghandi est le témoin pour l'Inde. Ces intercesseurs, ces « foyers thérapeutiques » forment une chaîne spirituelle unique, par-delà les diversités confessionnelles et les mutations génétiques linéaires. C'est à cette élite d'hommes de douleurs, « nés pour assumer l'angoisse aveugle et sourde des myriades humaines, pour en comprendre et en annoncer la gloire transcendante », qu'incombe la responsabilité de sauver le monde, en y maintenant un ordre de justice, la Justice en soi, absolue.

Il y a donc une histoire de l'Esprit; mais il y a également une topographie spirituelle du monde, dont Massignon a voulu relever le tracé, transparent derrière la cartographie des géopoliticiens. Il est en effet des lieux saints qui sont des signes levés « en souvenir d'une apparition divine, d'un choc psychologique qui a bouleversé un ou deux témoins, sans plus, et touché, momentanément, comme un écho qui se dissipe, quelques bourgades, alentour ». Certains de ces lieux sont propres à l'islam: oratoires, nécropoles, cités de morts, à la Mekke, Médine, Bagdad, le Caire, Karbalā, Najaf etc. D'autres, chrétiens, sont liés à l'islam: Lourdes, Fatima, Le Puy, La sainte Baume, Éphèse, chapelles, cryptes et dolmens des Sept Dormants, de ces emmurés vivants auxquels Massignon s'est particulièrement attaché, en tant que témoins de la Résurrection et du Jugement.

D'autres lieux sont communs aux trois monothéismes: toute la Terre Sainte avec éminemment Hébron et Nazareth, et, surplombant toute la géographie spirituelle, Jérusalem, ville de la paix, cité de la réconciliation eschatologique. C'est là où il faut aller en pèlerinage, car le pèlerin est l'ambassadeur, le témoin intercesseur de la communauté, allant, par les étapes de l'hospitalité dans la Maison-Dieu, l'Hôtel-Dieu, comme on disait au Moyen-Age, jusqu'à la vision béatifique de l'Hôte, « au repas communiel qui est

l'aumône du Pauvre des pauvres». Le pèlerinage, impudiquement dépravé en colonisation dans la chrétienté, est pourtant « l'image de l'Incarnation, ce pèlerinage terrestre du Verbe. Et nous savons où Il est venu » : à Jérusalem. C'est là où il faut le retrouver ici-bas pour le retrouver « bientôt » dans son Triomphe écarlate « avec le paysage rénové et « emparadisé de la Terre promise ». Car « il n'est pas vrai qu'on puisse entrer dans l'éternité illimitée sans avoir convergé tous vers un Point unique et vers un Suprême Instant ».

L'ÉTRANGER ET LE GECKO.

A travers les « intersignes », ces « avertissements insolites » et déchirants qui jalonnaient le temps et l'espace, Massignon a recherché, en utilisant les données de Jung sur la Psyché, les archétypes communs, les courbes des spiritualités qui convergent toutes vers les mêmes finalités et les mêmes nœuds originels. A l'évolution perçue à la surface de l'histoire, aux signes recueillis au ras de la nature, il fait sans cesse subir un retournement, une involution mystique pour conduire ses contemporains « à la rencontre de la Présence au fond de notre plus profonde fouille dans notre plus lointain passé » : là où se rencontrent et se réconcilient tous les croyants au Dieu vivant d'Abraham, Abraham le père universel. Lui-même, saisi un jour par l'Étranger qui l'a pris tel quel, « inerte dans sa main comme le gecko des sables », a été soumis dans son esprit et dans sa chair à ce « retournement finalité des effets vers les causes », la Cause, à cette transmutation « apotropaïque », dirait-il de lui-même. Ce retournement —, « tel que la plupart des hommes ne le réalisent qu'en mourant » —, survenu en terre musulmane par une violence souveraine, a fait de Massignon, lui non-arabe, un « arabisé », — et non pas seulement arabologue —, affilié au clan abrahamique par sa branche sémitique la plus archaïque et la plus désespérée. Il a tenu sans faillir jusqu'au bout cette parole donnée qui l'a conduit très loin. Les musulmans n'auront jamais connu dans le vaste « domaine de la guerre » (*Dār al-Harb*), hors de l'enceinte de *Dār as-Salām*, un ami aussi inconditionnel qui s'est substitué à eux pour vivre lui-même leurs propres vertus, non pour les convertir, avec un cœur chrétien.

Mais Massignon ne fut pas seulement « un cheïkh vénérable », selon le mot pourtant si vrai de Jacques Berque. Il s'était fait aussi un « pauvre de Yahveh », attendant la véritable consolation d'Israël, lui qui fut surtout un « contemplatif » chrétien, prêtre de cette Église d'Orient dont il a voulu porter les stigmates ouvertes par l'islam. Il tenta ainsi d'assumer tout le destin d'Abraham, revenant sans cesse, par une involution spirituelle intériorisant le temps et

l'espace, sur les pas du Patriarche jusqu'aux temps et lieux où s'était opéré le schisme, — devenu conflit armé —, en vue de réconcilier les enfants du Père de la Foi. Mourir à Jérusalem fut le désir, inextinguible, d'une vie jalonnée d'appels prophétiques, consumée de violence compassion pour le « retour » des brebis perdues d'Israël » à leur sainte Espérance, pour le « rapatriement des Agaréniens exclus » de l'Amour. Mais aussi pour que justice soit faite à tous les désavantages, les opprimés de la terre, au nom de l'unique « Innocent condamné à mort »; et pour que des substituts sauvent les damnés de Sodome: « N'y eut-il, dans la cité maudite, que dix justes, et elle serait sauvée. Cette prière d'Abraham plane toujours au-dessus des sociétés de perdition pour y susciter ces dix justes, afin de les sauver malgré elle. Et il faut croire qu'elle les y trouve, de temps en temps, pour que le feu du ciel, comme pour Capharnaüm, les épargne. »

Massignon était de ces justes-là, passionné et pourtant si lucide, car « l'amour souverain n'a pas un bandeau sur les yeux, mais des clous dans les mains ». Il a brûlé comme une torche, sa vie durant, depuis le choc brutal de mai 1908: « L'Étranger qui m'a visité, un soir de mai, devant le Tâq, sur le Tigre, dans la cabine de ma prison, est entré, toutes portes closes; Il a pris feu dans mon cœur que mon couteau avait manqué, cautérisant mon désespoir qu'Il fendait, comme la phosphorescence d'un poisson montant du fond des eaux abyssales. »

Depuis, toute son œuvre était devenue un « cri » par où s'exprimait son « Désir divin, essentiel, insatiable et transfigurant » qu'il a lui-même résumé, en empruntant au poète persan, Roumi, ce quatrain:

« Quelqu'un, dont la beauté rend jaloux les Anges,
est venu au petit jour, et Il a regardé dans mon cœur.
Il pleurait, et je pleurais, jusqu'à la venue de l'aube;
puis il m'a demandé: « De nous deux, dis, qui est l'amant? »